

Un autre nage, une femme entre les bras, l'étreignant à peine plus fort qu'en une danse. Ils se sont éloignés dans un coin de la salle où ne s'égarèrent pas d'autres danseurs. L'orchestre s'y fait plus faiblement entendre. Ce vers quoi ils vont, ce n'est pas une plante verte ni une loge tendue de tapis mais où nul spectateur ne s'accoude, ni la buvette colorée d'orangeade, abandonnée pendant la danse et où rêve la dame : loin du naufrage leur dernière heure est une note blanche et le soleil couchant vend du fard aux cadavres des noyés.

L'enfant revient au bateau, apprêtant un nouveau plongeon dans la mort. Quelle nouvelle victime accompagnera-t-il dans le vain effort de survivre ? Avec quelle grâce devait-il reconduire à la porte les jeunes filles en visite ?

Une femme attend sur le ponton, préservée par son mari, qu'on la descende dans le canot de sauvetage. Du revolver du capitaine part le câble qui coupe les voyageurs en série. Mais l'amant surgit qui réclame sa maîtresse. A cette heure la vérité doit se révéler. La femme adultère repousse son mari et n'acceptera le salut que de son amant.

Ainsi tout mensonge s'efface. L'enfant, dans le naufrage, profitant d'un rayon de vérité, se choisissait une idéale maîtresse, aimant qu'en quelques minutes leur bonheur ait été consumé. Mais restait-il encore un espoir, ou eux aussi aimaient-ils la possession d'un seul ardent instant et désiraient mourir dans la richesse, les voleurs détroussaient la mort, oubliant qu'elle court plus vite qu'eux, et se laissaient rattraper.

Un grognement des ours précipita l'accident. Le bateau siffla et serra les dents comme si on avait mis de la teinture d'iode sur sa plaie. Un grand remous râfla toutes